



Katia Ghosn (dir.)

Rachid El-Daïf
Le roman arabe dans la tourmente de la modernisation

Demopolis

1. Quatre motifs de l'aliénation dans l'œuvre romanesque de Rachid El-Daïf

Renaud Ego

DOI : 10.4000/books.demopolis.1733
Éditeur : Demopolis
Lieu d'édition : Demopolis
Année d'édition : 2016
Date de mise en ligne : 1 octobre 2020
Collection : Quaero
ISBN électronique : 9782354571511



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

EGO, Renaud. 1. *Quatre motifs de l'aliénation dans l'œuvre romanesque de Rachid El-Daïf* In : *Rachid El-Daïf : Le roman arabe dans la tourmente de la modernisation* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2016 (généré le 03 octobre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/1733>>. ISBN : 9782354571511. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.1733>.

1

Quatre motifs de l'aliénation dans l'œuvre romanesque de Rachid El-Daïf

Renaud Ego

Je voudrais vous proposer une lecture transversale des cinq premiers romans de Rachid El-Daïf traduits en français : *Passage au Crépuscule*, *Cher Monsieur Kawabata*, *Learning English*, *Qu'elle aille au diable*, *Meryl Streep!* et *Fais-voir tes jambes Leïla!*¹. Je laisserai de côté *Le Musicien et le calife de Bagdad* qui, au contraire des précédents, est un roman historique, situé au IX^e siècle de notre ère ; il s'en distingue également par sa narration distancée, à la troisième personne du singulier, quand les romans que je m'apprête à évoquer sont tous écrits à la première personne. Ce choix de donner la parole à un sujet masculin adulte leur confère une certaine unité narrative et renforce le lecteur dans son intuition que, de l'un à l'autre de ces livres, un fil est suivi : à travers la voix de ces hommes, traversés par les tensions que font naître en eux un désir d'émancipation et leur fidélité à leurs cadres d'appartenance, qu'ils soient familiaux, religieux ou culturels, Rachid El-Daïf interroge les mutations d'une société encore traditionnelle aux prises avec cette « modernité », venue d'Occident, qui la bouleverse.

Cette série de romans a aussi pour fond l'histoire libanaise récente, et certains aspects autobiographiques renforcent leur cohérence. L'auteur a intimement vécu ce qu'on appelle d'un euphémisme « les déchirures » libanaises. Né en 1945 dans une famille de chrétiens maronites du nord du Liban, il est à la fin des années 1960 un jeune militant communiste qui s'engage aux côtés des partisans de la cause palestinienne, jusqu'au moment où la polarisation confessionnelle

1. Je reprendrai, en le développant, le propos d'un article, « Le Tour du propriétaire », publié dans le n° 14 de *La Pensée de Midi*, 2005.

de la guerre, comme sa prise de conscience des limites de l'analyse marxiste, rend douloureuse en lui la coexistence conflictuelle de ces diverses identités. Ainsi, la somme des traits psychologiques, des sentiments, des expériences plus ou moins partagés par les narrateurs de ses livres leur confère, outre l'unité d'une voix singulière, la vraisemblance d'un portrait collectif. Pour autant, elle ne définit en aucun cas un quelconque idéal type sociologique. Rachid El-Daïf est trop conscient de ses propres contradictions pour croire en la validité de ce genre de modèle. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il pense en romancier et se coule dans une grande diversité de personnages, certains lui ressemblant, d'autres non, certains exposant sa pensée et son expérience, d'autres s'en éloignant tout à fait. Dans ce portrait, toutefois, un thème se dégage qui me servira de fil conducteur, c'est celui de *l'aliénation*. Je l'entendrai ici selon ses deux acceptions. Au sens large de ce terme, tout d'abord, l'aliénation est le fait de devenir étranger à soi-même, à sa propre histoire ou à sa propre culture. Dans son acception psychique plus restreinte, ensuite, l'aliénation est le fait de « perdre la tête » et de basculer dans la folie. Tel sera le thème que j'exposerai ici, en le suivant à travers quatre motifs : l'occupation, la filiation, la confession et la possession.

L'occupation

Le premier des motifs de l'aliénation, tel que l'expose *Passage au crépuscule*, est celui de l'occupation, dans ses formes spatiale, physique et psychologique. De retour chez lui après avoir été blessé et amputé d'un bras, le narrateur découvre que son appartement est squatté, comme nombre d'appartements de Beyrouth le furent pendant la guerre. Il lui faut cohabiter avec une femme enceinte, dont le mari a été tué, et son jeune garçon, en respectant une séparation stricte des espaces sur laquelle veille un étrange gardien d'immeuble, à la fois protecteur, menaçant et particulièrement intrusif. L'appartement, qui doit être partagé tout en étant divisé, est le microcosme symbolique d'un pays où chacun vit dans une promiscuité, désormais teintée de méfiance, avec ceux dont il ne partage pas la confession. Cette occupation spatiale semble une parabole de la perte de souveraineté politique du Liban, manifeste après l'invasion israélienne de 1982 ou la tutelle syrienne, latente ou effective depuis 1990, mais elle est plus encore l'image d'un pays où l'espace commun de la citoyenneté s'est effacé derrière le cloisonnement des appartenances communautaires.

L'amputation donne à ce thème de l'occupation une dimension physique douloureuse. Au-delà de son aspect autobiographique, cette blessure exprime la façon dont la guerre s'inscrit dans le corps individuel de chacun et dans le corps collectif d'un pays. Tous deux sont démembrés et privés d'une composante essentielle à leur construction, à savoir une citoyenneté qui, semblable à un bras tendu, et désormais manquant, au-dessus des identités religieuses, les réunirait en les dépassant.

Mais l'occupation prend une dimension qui est, plus encore, psychologique. Elle est manifeste dans la paranoïa du narrateur et dans le caractère si souvent hallucinatoire de son récit qui lui fait revivre, sous des formes cauchemardesques toujours différentes, l'épisode de sa propre blessure. La réalité historique et sa transmutation sur le plan du cauchemar ne cessent de se fondre l'une en l'autre, si bien que le lecteur ne sait plus toujours dans quel plan de la vie ou du fantasme il évolue. Comme Rachid El-Daïf l'écrira dans *Cher Monsieur Kawabata*, « j'ai acquis la certitude, tandis que la guerre faisait rage, que seul le délire pouvait rendre cette réalité rebelle à toute autre expression ».

La filiation

Le second motif de l'aliénation est celui de la filiation, qui constitue pour chacun un déterminisme familial majeur. Elle est, au sens marxiste de ce terme, une aliénation quand elle est une entrave à la libre construction d'un sujet, soit qu'il ne puisse se dégager des attentes ou des espoirs dont il est investi par son milieu d'origine, soit qu'on le ramène à cette seule identité, en dépit de ses efforts pour y échapper. Quiconque n'est plus le libre dépositaire de la culture dont il hérite, mais son légataire obligatoire, perd sa souveraineté individuelle. Il n'a alors d'autre choix que de perpétuer cette identité originelle ou d'y être assigné, en paraissant, aux yeux des autres, en être le simple représentant.

Cher Monsieur Kawabata est le plus autobiographique des romans de Rachid El-Daïf. Son narrateur y raconte une enfance dans une famille de pachans maronites du nord du Liban, puis son éloignement quand il s'engage dans le parti communiste pro-palestinien, lui qui avait vocation à créer des « individus responsables, libres de toute attache avec leur famille, leur région d'origine, leur confession ou leur communauté ». Toutefois, son épopée politique s'avère être un leurre, il comprend avoir été le jouet de forces historiques qui le dépassaient et l'ont floué, mais plus encore d'une idéologie inadaptée à la réalité libanaise: « Rien que

des mots, sans rapport avec ce qui se passait, des formules dont on se délectait et qui parlaient à travers nous qui n'en étions que les montures dont ils se servaient pour nous conduire là où ils le voulaient². » Dès lors, sa biographie est moins la trajectoire d'une construction de soi dans un processus de transformation et d'épanouissement individuel qu'une accumulation de personnes mal ajustées : entre celui qu'il était par son milieu, celui qu'il a rêvé de devenir, et l'homme qu'il est effectivement devenu. Sa propre intégrité psychologique s'en trouve affectée. D'ailleurs, le livre s'ouvre sur le moment où il croit rencontrer son propre double dans la rue et où son équilibre mental vacille : « je veux dire mon unité, la cohésion des parties dont je suis formé, leur adhésion à ce vague quelque chose qui les lie ensemble. » Son récit prendra dès lors la forme d'une confession ou d'une cure dont il espérera retirer un apaisement, dans laquelle il s'adressera à un interlocuteur absent, romancier japonais, Yasunari Kawabata.

Le narrateur de *Learning English* est, quant à lui, un universitaire qui n'a plus que de lointaines relations avec les membres de sa famille. « En réalité, c'était comme si leur existence me concernait, mais comme une chose du passé », dit-il. « J'avais l'impression d'être devenu quelqu'un d'autre ». C'est ainsi qu'il apprend, à la lecture d'un bref article de journal, l'assassinat de son père dont personne ne l'a prévenu. Passé le choc de ce décès, cet événement brutal le replonge dans l'histoire qu'il a fuie, avec ses conflits familiaux et ses vendettas archaïques. Mais les circonstances dans lesquelles il l'apprend lui renvoient aussi l'image de l'étranger qu'il est devenu aux yeux des siens. Il est alors tiraillé entre le respect des codes d'honneur en vigueur dans son propre milieu d'origine, qui voudraient qu'il venge dans le sang la mort de son père, et sa fidélité aux normes éthiques qu'il s'est choisies et qui lui interdisent de se venger de la sorte. Or, s'il échappe à un tel dilemme, ce n'est pas en raison d'un choix personnel, mais en raison des soupçons qui pèsent sur sa propre bâtardise. Son propre clan le laisse à l'écart parce qu'il pourrait être le fruit d'une liaison adultérine et non le fils légitime de son père. Ici, la bâtardise n'est pas simplement un possible fait de naissance, c'est avant tout la parabole d'une identité vécue sous le signe de sa dualité conflictuelle, celle d'un intellectuel épris de culture universelle et de modernité technologique mais qui fut avant cela un enfant issu d'un milieu paysan, chrétien et traditionaliste.

2. Conférence de Rachid El-Daïf devant le bureau des Nations unies, Genève, 10 septembre 2001.

La confession

Rien n'atteste mieux cette tension que le rapport entretenu par les personnages de ces romans à leur langue : dans ce qu'elle confesse ou trahit de leur identité, à travers leurs patronymes, et dans ce qui fait de leur récit la tentative assez vaine de trouver un soulagement dans l'exposé d'une parole qui confesse son intimité. Loin de dégager les individus des déterminismes culturels propres à leur héritage familial et confessionnel, la langue les perpétue et les redouble. Derrière ce motif, c'est toute la question d'un libre usage de la parole qui est posée.

Dans *Passage au crépuscule*, le narrateur explique que « quand on me demande mon nom, je leur dis un patronyme qui n'indiquait rien sur ma communauté, ni sur mes convictions politiques, ni sur ma région d'origine ». Celui de *Cher Monsieur Kawabata* ajoute : « Chez nous, les Arabes — et je ne pense pas que nous soyons les seuls — un nom peut sauver ou causer à la perte [...] Chez nous : un endroit, c'est pour que les noms se ressemblent, en d'autres termes, une définition pédante de la guerre. » Quant à celui de *Learning English*, il souhaiterait avoir « un nom qui [fasse] de moi quelqu'un de différent, un étranger, dans un pays qui n'aime rien tant que ce qui est comme tout le monde ». Il voudrait « avoir d'autres parents que les miens, une autre religion, une autre langue, un autre pays [...] je voudrais être un clone, comme Dolly, la brebis ! ». « Un numéro, cela m'irait très bien », dit-il encore.

Naturellement, c'est la raison pour laquelle il apprend l'anglais, adopte les comportements et les modes de consommation qui le relient au *mainstream* de la culture internationale. Avec l'anglais, dit-il, « mon rêve, mon obsession, c'est de pouvoir rencontrer toutes sortes de gens avec qui j'entrerai en contact, faire la connaissance de gens que je ne connais que de nom, que j'estime, dont j'apprécie les idées et avec lesquelles j'ai l'impression de partager un même espace, un même temps, un même territoire, les mêmes valeurs ». Dans *Cher Monsieur Kawabata*, le narrateur, rêvait lui aussi « de parler toutes les langues, pour écouter l'humanité tout entière ». Il cherche dans le romancier japonais à qui il s'adresse, un auditeur qui ait « l'innocence de l'étranger », « l'absence de préjugé de l'étranger », comme s'il ne pouvait trouver un tel interlocuteur à l'intérieur de sa propre langue. Toutefois, en s'adressant à un mort, il dit bien qu'il n'est pas de témoin possible et dès lors, il est condamné à rester enfermé dans le soliloque de sa propre confession, sans personne pour l'écouter ou la comprendre.

Dans ce rapport au nom et à la langue, Rachid El-Daïf met en scène plusieurs figures d'un même trouble identitaire. D'abord, la figure utopique de l'homme nouveau, débarrassé de toute attache familiale ou confessionnelle, tel que le portait l'idéal révolutionnaire. Ensuite, la figure défensive de l'être anonyme, tenant secrètes ses origines, voire de l'homme sans généalogie, semblable à la brebis Dolly. Enfin, celle rêvée d'un être si profondément acculturé, si bien fondu dans la culture globale et parlant si bien le « globish », qu'il serait véritablement *un autre*. Il y a là une tension critique entre le désir d'accéder au statut de « personne » et le risque de n'être plus personne, tout juste un clone ou un numéro, vierge de toute histoire et de tout ancrage local. Telle est la dialectique de l'anonymat auquel aspire, tout en souhaitant y échapper, l'individualisme contemporain.

La possession

Le dernier des motifs de l'aliénation est la possession, qui désigne ici la relation patriarcale, machiste et même marchande à la femme, et qui induit sa possession maritale et sexuelle. Je l'entends aussi dans la dimension pathologique, comme lorsqu'on dit de quelqu'un « qu'il est possédé », dimension que recouvrent l'obsession de la virginité féminine et la fascination inverse pour la femme libérée et sexuellement avertie.

Entre la maman et la putain, Rachid El-Daïf explore les attentes contradictoires dont le corps féminin est investi et la schizophrénie qui en découle dans le monde arabe — mais pas seulement, nous n'en sommes pas exempts non plus en Europe! En tout cas, je dis bien « arabe » et non pas « musulman », car cette obsession de la virginité des femmes est un des éléments de l'archaïsme des vendettas qui minaient les familles chrétiennes décrites dans *Cher Monsieur Kawabata* et *Learning English*. La possession devient néanmoins le motif central de *Qu'elle aille au diable, Meryl Streep!* et *Fais voir tes jambes, Leïla!*. Elle y est traitée sur un mode ironique, voire burlesque, où le grotesque et le ridicule le disputent au pathétique et au tragique.

Dans *Qu'elle aille au diable, Meryl Streep!*, un narrateur du nom de Rachid s'inquiète de la vertu de sa jeune épouse et la soumet à des pratiques inquisitoriales quand il soupçonne qu'elle n'était pas vierge, comme il l'espérait, lors de son mariage. Dès lors il investit son corps et se livre sur elle à une investigation physique libidineuse d'une obs-cénité absolue, n'hésitant pas à la droguer afin de pouvoir l'inspecter en toute impunité et même à jouir d'elle en profitant de sa torpeur. La

possession croise ici le motif de l'occupation, et d'ailleurs le corps de l'épouse n'est rien d'autre, pour son mari, qu'un appartement ou un objet. Elle est « mon vêtement, mon lit, ma demeure, ma volupté », dit-il, et il ajoute qu'à travers elle « [mon] espoir était d'avoir une maison, à moi tout seul, où je rentrais quand je voulais, d'où je sortais quand je voulais ». Cela ne l'empêche pas de souhaiter qu'elle soit également délurée, pour qu'elle comble ses propres appétits sexuels, et comme elle se montre, somme toute, assez sensuelle, il commence à soupçonner sa vertu. Comment peut-elle connaître ou désirer certaines pratiques sexuelles si elle ne les a pas expérimentées avant, avec d'autres? L'inquiétude puis le poison de la jalousie le gagnent.

Symétriquement, le narrateur de *Fais voir tes jambes, Leïla!* est très heureux d'avoir une petite amie dégourdie. Elle satisfait ses désirs intimes et l'emplit d'aise en exaltant le sentiment de sa propre virilité. Mais comme tout cela a lieu hors des liens du mariage, pas question qu'elle devienne son épouse, elle en est indigne! Cette inégalité de droits entre les hommes et les femmes, rien ne l'atteste mieux que le motif récurrent de ces hommes qui, après avoir couché avec des femmes, les abandonnent, non sans sarcasme ni mépris: eux-mêmes les ont privées par avance des qualités attendues d'une épouse, à savoir une dignité qui se confond à leurs yeux avec la virginité qu'ils viennent de leur ravir. Mais la responsabilité de cette situation incombe aux femmes, trop amoureuses ou trop naïves, quand les hommes se sentent libres d'agir comme ils le souhaitent, y compris comme des salauds!

Ainsi le narrateur de *Qu'elle aille au diable, Meryl Streep!* tente de violer une jeune couturière sans en ressentir le moindre remords. De même, celui de *Fais voir tes jambes, Leïla!* ravit la virginité de la femme avec qui son père, veuf, souhaite se remarier, dans le but de faire échouer ce mariage: il redoute que les biens dont il se sent l'héritier légitime soient aliénés au profit de cette nouvelle épouse ou de sa descendance. Il n'hésite pas à demander à sa petite amie de prodiguer des services sexuels à son père, afin de l'éloigner de son projet de mariage, et il se comporte vis-à-vis d'elle en véritable maquereau. Pour autant, aucun des deux ne perçoit l'abjection de ses actes, aucun ne ressent la contradiction qui mine son comportement. S'ils violent, maquereautent ou prennent la virginité des femmes, ils ne font que satisfaire les prérogatives qui, à leurs yeux, sont légitimes eu égard à leur sexe et à l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Mais en agissant ainsi, ils deviennent à leur tour obsédés par la « pureté » qu'ils réclament de celles dont leurs propres conduites leur font soupçonner la vertu.

Les quatre motifs de l'aliénation que j'ai brièvement exposés mettent toujours en scène une crise des territoires de l'appartenance, qu'il s'agisse du corps, de la langue, de la famille restreinte ou étendue, de la communauté confessionnelle, voire du pays et de son histoire. Toujours, le conflit se noue entre soi et l'autre, l'espace intime et l'espace public, la tradition locale et la culture globale, l'individu et le groupe. Et toujours il cherche à se résoudre dans la quête d'un lieu préservé et pur, gage d'une intégrité préservée. Il n'en est pas de plus fantasmatique que le corps de l'épouse vierge, qui devient ainsi la parabole d'une utopie, un territoire étranger à l'histoire, incarné en une personne que l'on est seul à habiter. Mais il n'en est pas de plus réel que le corps politique d'une démocratie qui porterait haut l'idéal de son propre cosmopolitisme et où chacun serait respecté dans la singularité de son histoire individuelle et de son origine, comme le Liban a rêvé, un temps, d'en être le modèle.

Rien ne structure mieux ces contradictions que la langue, et aucune langue ne possède à l'égal de l'arabe ce statut séparé, qui lui vient de son origine coranique et donc sacrée. Le « sacré » désigne à l'origine un territoire séparé et inviolable. Ainsi s'explique la révérence du narrateur de *Cher Monsieur Kawabata* à l'égard de la langue arabe, dont il vante les ornements et les tournures à son interlocuteur absent et étranger. Mais Rachid El-Daïf souligne là, avec ironie, les occultations et les censures d'une langue qui, par certains aspects, refuse d'affronter la réalité profane. D'où le souhait de la jeune épouse de *Qu'elle aille au diable, Meryl Streep!* de connaître les mots anglais ou français qui évoquent le sexe, comme si elle ne pouvait avoir qu'une langue étrangère à son corps pour en dire le désir ou le plaisir, ou comme si elle devait préserver la langue arabe des souillures que porteraient avec eux les mots du sexe. D'où aussi, et de façon inverse, le désir exprimé par une femme occidentale éprise d'un jeune homme libanais de disposer des mots qui lui permettraient de lui dire, en arabe, « remplis-moi », afin qu'aucune barrière ne vienne s'interposer entre son corps et sa langue.

Si la figure de l'aliénation est celle d'un désordre et d'une souffrance, elle trouve sans doute son lieu d'élection dans cette disjonction de la langue et du corps, du vécu et du dit. Voudrait-on être anonyme (et ainsi avoir droit au secret) que notre nom nous trahirait. Voudrait-on préserver son intimité qu'il nous faudrait néanmoins la dévoiler,

comme l'épouse de *Qu'elle aille au diable*, tout au long d'un interrogatoire obsessionnel. Voudrait-on parler que certains mots nous seraient refusés dans notre langue, voire que toute possibilité d'entente dans notre langue serait désormais bannie, comme le manifeste le narrateur de *Cher Monsieur Kawabata*. Tout cela signale, en creux, la puissance qui est dévolue au langage et la portée critique de la littérature. Car elle seule restitue une parole, en l'incarnant en un corps, au plus près de la vérité singulière d'une existence vécue. Rien de plus. Ni de plus nécessaire.



Rue commerciale à Ehden, ville natale de Rachid El-Daïf au nord du Liban



Dans son bureau à Ehden